

*L'extraordinaire aventure de
l'homme qui avait détruit la
pesanteur*

Frank R. Stockton



Gloubik Éditions

2020

*Cette nouvelle signée **Franck R. Stockton** et traduite de l'anglais par Anna Galliné et G. Franklin a été publiée pour la première fois en France dans la Revue Sciences et Voyages dans les numéros 255 à 259 en 1924. Le texte original (en américain) date de 1884.*

Nous séjournions, ma femme et moi, dans une petite ville du Nord de l'Italie, et, par un agréable après-midi de printemps, nous avons fait, une marche de six à sept milles pour contempler le coucher du soleil derrière les basses montagnes situées à l'ouest de la ville. Nous avons effectué une bonne partie de notre promenade au long d'une route ferme et unie, puis nous nous étions engagés dans une série de chemins étroits, bordés ici et là de murs, de clôtures légères, de roseaux ou de cannes. Un petit talus, duquel nous nous proposons de faire la montée, se trouvait tout proche de la montagne et, pour y arriver, nous avons escaladé aisément un mur de quatre pieds environ, et nous nous étions alors trouvés dans des terres à pâturages, qui menaient, tantôt par des pentes douces, tantôt par de pénibles montées, à l'endroit que nous voulions atteindre : Nous craignions d'être un peu en retard, et pour cette raison nous nous hâtions, courant sur les collines herbeuses, et bondissant alertement aux endroits où le sol était raboteux et rocailleux. Je portais un havresac solidement attaché à mes épaules à l'aide de courroies et ma femme tenait sous son bras un de ces

grands paniers souples dont se servent fréquemment les touristes. Son bras passé dans les anses soutenait le fond du panier qu'elle tenait serré contre elle ; c'est ainsi qu'elle le portait toujours. Le panier contenait deux bouteilles, dont une de vin doux pour ma femme, et



NOUS ESCALADONS AISÉMENT UN MUR DE QUATRE
PIEDS DE HAUT.

l'autre de vin un peu suret pour moi. Les vins doux me donnent mal à la tête.

Lorsque nous fûmes arrivés à un petit coteau verdoyant bien connu dans les environs par ceux qui

aiment à contempler le coucher du soleil, je m'avançai vivement vers la lisière pour jouir de la perspective, mais ma femme, qui était très altérée, s'assit pour prendre une légère goutte de vin, après quoi, laissant son panier, elle vint me rejoindre. La scène était vraiment d'une grande beauté. À nos pieds s'étendait une large vallée de verdure aux nuances variées ; une petite rivière courait en la traversant, et des maisonnettes couvertes de toits en tuiles rouges apparaissaient ici et là. Plus loin, nimbée d'ombres d'un beau gris verdoyant, s'élevait une chaîne de montagnes roses ou gris pâle, ou pourpres, là où leurs arêtes recevaient la réfraction du soleil couchant. Au-delà, partout s'étendait le ciel bleu d'Italie éclairé par un coucher de soleil particulièrement beau.

Nous sommes Américains, ma femme et moi, et, au moment où cette histoire advint, nous étions alors d'un certain âge, et nous aimions beaucoup, l'un comme l'autre, nous trouver ensemble, quoi qu'il arrivât. Nous avions un fils âgé de vingt-deux ans environ, pour lequel nous ressentions une grande affection aussi, mais il ne se trouvait pas avec nous, il était alors étudiant en

Allemagne. Bien que nous fussions d'une bonne santé, nous n'étions pas très robustes ; et en général peu enclins aux longues marches dans la campagne, J'étais de taille moyenne, d'une musculature peu développée, tandis que ma femme, qui était corpulente, le devenait progressivement davantage.

Le lecteur sera sans doute quelque peu surpris que des gens d'un certain âge, ni très vigoureux, ni très agiles pour la marche, la femme chargée d'un panier contenant deux bouteilles de vin et un gobelet en métal, l'homme portant, attaché à ses épaules, un lourd havresac rempli de divers petits objets, pussent se mettre en route pour effectuer une marche de sept milles, sauter par-dessus un mur, courir sur le versant d'une colline, et se trouver cependant très dispos pour admirer un coucher de soleil. C'est ce singulier état de choses que je vais expliquer.

J'avais exercé une profession et, depuis quelques années, je m'étais retiré avec un revenu confortable. Je m'étais toujours passionné aux recherches scientifiques, et j'en faisais maintenant l'occupation et l'agrément des

loisirs de ma vie. Notre maison était située dans une petite ville, et j'avais construit dans un coin de la propriété un laboratoire où je poursuivais mon travail et mes expériences. Depuis longtemps, j'avais désiré découvrir non seulement les moyens de produire une force naturelle, mais de la retenir et de la contrôler. Une force qui serait en réalité égale à la force centrifuge, mais que, par ce fait qu'elle agissait inversement, je dénommais : « force négative de gravité ». J'avais adopté ce nom en ce qu'il indiquait, mieux qu'aucun autre, l'action de la force en question, telle que je la produisais. La force positive attirant tout vers le centre de la terre, la force négative serait donc cette force contraire qui repousserait tout du centre de la terre, de même que le pôle négatif de l'aimant repousse l'aiguille, tandis que le pôle positif l'attire.

En fait, mon but était d'emmagasiner de la force centrifuge, de la rendre constante, contrôlable et utilisable. Les avantages d'une telle découverte peuvent à peine se décrire. En un mot, cela allégerait les fardeaux de l'humanité.



Je passerai sur le labeur et les déceptions de plusieurs années. Il me suffit de dire qu'à la fin je découvris le moyen de produire, d'emmagasiner et de contrôler la force négative de gravité.

Le mécanisme de mon appareil était plutôt compliqué, mais le moyen de le mettre en action était très simple. Une boîte solide en métal ayant environ huit pouces de longueur et moitié moins de largeur contenait le mécanisme qui produisait la force. La machine était

mise en action au moyen d'une pression faite par une vis que l'on contrôlait du dehors. Aussitôt que cette pression se produisait, la force négative de gravité commençait à se développer, à s'accumuler, et, plus la pression était grande, plus la force augmentait. Suivant que l'on dévissait cette vis du dehors, la pression diminuait et la force décroissait, et, quand on dévissait entièrement la vis dans toute sa longueur d'action de la force négative cessait complètement. Cette force pouvait ainsi être produite ou diminuée à tels degrés qu'on pouvait désirer, et, tant que la pression requise était maintenue, son action restait constante.

Lorsque ce petit appareil put fonctionner à ma satisfaction, je mandai ma femme en mon laboratoire et la mis au courant de mon invention et de la valeur qu'elle comportait.

Elle savait que j'avais travaillé en vue d'un but important, mais je ne l'avais jamais informé de quoi il s'agissait. Je lui avais dit que, si c'était un succès, je lui expliquerais tout ce qu'il en était, mais que, si je ne

réussissais pas, il n'était pas utile qu'elle se tourmentât à ce sujet, en aucune manière, et comme elle était très intelligente, cela l'avait pleinement satisfaite. Je lui donnai alors l'explication complète en tous ses détails de la construction de l'appareil et des merveilleux usages auxquels cette invention pourrait être adaptée, notamment qu'elle pouvait diminuer ou supprimer, complètement le poids des objets, quels qu'ils fussent. Un wagon chargé lourdement auquel on attacherait deux ou trois de ces appareils sur les côtés, chacun d'eux ajusté à un degré de force convenable, pourrait être soulevé et maintenu au point de ne pas peser plus sur le sol qu'une charrette vide, et un petit cheval pourrait alors le tirer aisément. Un ballot de coton muni d'un de ces appareils pourrait être manipulé et porté par un jeune garçon ; Un fourgon muni de quelques-unes de ces machines pourrait être élevé dans l'air comme un ballon. Enfin, tout ce qui est lourd pourrait être rendu léger et, comme une grande partie du labeur humain, dans le monde entier, est causé par suite de l'attraction de la gravitation, cette force repoussante – où qu'elle soit

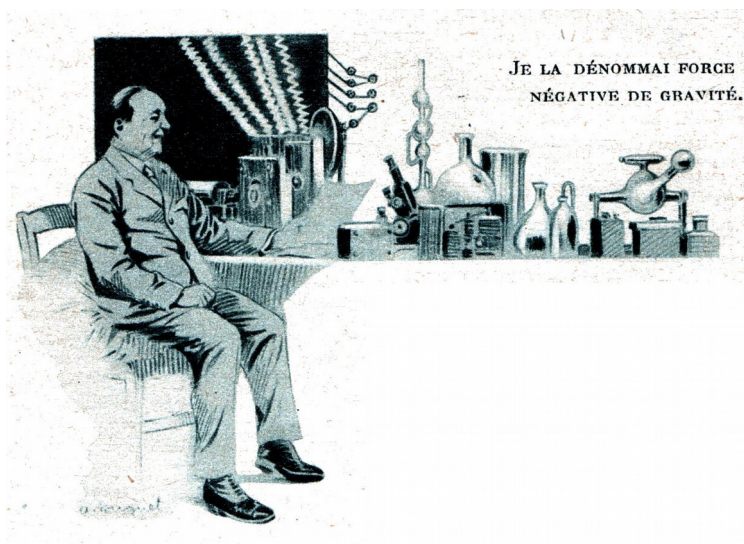
appliquée – diminuerait ainsi le poids, et rendrait le travail plus aisé.

Je lui énumérai, maints cas en lesquels cette invention pourrait être utile, et lui en aurais énuméré beaucoup d'autres si elle n'eût soudainement fondu en larmes.

– Le monde aura gagné quelque chose Ge merveilleux, mais moi, dit-elle entre ses sanglots, « j'aurai perdu un mari ».

– Comment ? Que voulez-vous dire ? lui demandai-je, surpris.

– Je ne m'étais pas inquiétée jusqu'ici de ce que vous faisiez, dit-elle, pour la raison que votre travail vous occupait, vous plaisait et qu'il n'avait jamais porté atteinte ni à nos plaisirs, ni à notre foyer domestique. Mais, maintenant, tout est fini ! Vous ne vous appartiendrez plus. Ce sera un succès, certainement, j'en suis sûre, et vous gagnerez peut-être beaucoup d'argent, mais nous n'avons pas besoin d'argent. Ce dont nous



brevets, des procès et des expériences ; des gens qui vous traiteront de bluffeur, et d'autres qui diront qu'ils avaient fait cette découverte depuis longtemps. Toutes sortes de personnages viendront vous voir, vous serez obligé de vous déplacer continuellement en maints endroits. Vous serez un homme changé, et nous ne serons plus jamais heureux. Des millions ne nous rendraient pas le bonheur que nous aurons perdu !

Ces réflexions de ma femme me frappèrent beaucoup. Avant que je l'eusse appelée, je m'étais trouvé déjà l'esprit ressassé et perplexe à l'idée de ce que je

devais faire maintenant que ma grande invention était perfectionnée. Jusqu'alors je ne m'étais nullement tourmenté ; j'avais été parfois en rétrogradant, parfois en progressant, mais, dans le fond, je ne m'étais jamais senti découragé. J'avais pris un grand plaisir à ce travail, mais je ne m'étais jamais permis de m'y absorber trop. Maintenant, tout était différent, je commençais à me rendre compte que je me devais à moi-même, ainsi qu'à mes contemporains, de lancer avantageusement cette invention dans le monde. Mais comment devrais-je commencer ? Quelles démarches me fallait-il faire ? Il s'agissait de ne pas me tromper. Une fois que la chose serait divulguée, des hommes de science pourraient, par centaines, se mettre eux-mêmes à l'œuvre. Et comment pourrais-je savoir s'ils ne découvriraient pas d'autres méthodes produisant les 'mêmes résultats que la mienne ?

J'avais à me garder contre bien des, choses. Il me faudrait prendre des brevets dans toutes les parties du monde, Déjà, ainsi que je l'ai dit, j'avais l'esprit tourmenté et perplexe par toutes ces questions. Un

tourbillon de ce genre ne convenait ni, à mon âge ni à mon caractère ; je ne pouvais qu'admettre, en accord avec ma femme, que les joies d'une vie paisible et agréable étaient sur le point d'être compromises.

– Ma chère, lui dis-je, je crois, ainsi que vous, que le résultat pourra nous faire plus de mal que de bien, et, si cela ne devait pas priver le monde de cette invention, j'enverrais tout à tous les vents. Et cependant, ajoutai-je avec un sentiment de regret, j'avais espéré beaucoup pour ma satisfaction personnelle de l'usage de cette invention.

– Maintenant, écoutez, dit vivement ma femme. Ne croyez-vous pas qu'il serait mieux de faire ceci : pourriez-vous vous servir de cette machine, autant qu'il vous plairait, pour votre agrément et votre satisfaction personnels, mais laisser le monde attendre un peu plus ? Vous laisseriez l'invention à Herbert après notre mort ? Il sera alors en âge de juger par lui-même s'il sera mieux d'en tirer avantage à son profit, ou d'en faire don au public, tout simplement. Dans ce dernier cas, nous lui causerions un préjudice, mais ce serait aussi lui faire un

grand tort que de le charger à son âge d'une aussi lourde responsabilité. D'ailleurs, s'il la prenait, vous ne pourriez faire autrement que d'y participer.

Je suivis les conseils de ma femme. J'exposai en une formule la description détaillée et complète de l'invention, et, après l'avoir scellée sous enveloppe, je la déposai chez mes avoués pour être remise à mon fils après ma mort. Si son décès advenait de mon vivant, je prendrais d'autres dispositions : Alors, je pris la détermination de tirer toute l'utilité et l'amusement possibles de l'usage de mon invention, sans rien en dire à personne. Herbert même, qui était éloigné de nous, ne recevrait aucune information à ce sujet.

La première chose que je fis fut d'acheter un havresac en cuir solide, dans l'intérieur duquel je fixai le petit appareil avec une vis disposée de telle façon qu'elle pût opérer son action du dehors. J'attachai alors solidement les courroies de mon havresac à mes épaules, et priai ma femme de tourner doucement la vis placée à l'arrière, jusqu'à ce que la tendance ascensionnelle du

havresac commençât à me soulever et à me soutenir. Lorsque je me sentis si légèrement soulevé et soutenu, j'eus la sensation que mon poids n'excédait pas plus de trente ou quarante livres ; alors, je résolus de partir pour



une promenade.

Le havresac ne me soulevait pas précisément du sol, mais il me donnait un pas très élastique ; la marche, loin d'être une peine, me causait un délice et une extase. J'avais, avec la force, d'un homme, le poids d'un enfant, et je marchais gaiement à grands pas. Le premier jour, je parcourus une demi-douzaine de milles d'un pas très alerte, et revins sans éprouver la moindre fatigue. Ces promenades devinrent alors une des plus grandes distractions, de ma vie. Quand personne ne pouvait me voir, je sautais parfois par-dessus une barrière, la touchant à peine d'une main et parfois ne la touchant pas du tout. Je me réjouissais quand je passais dans des endroits raboteux, je m'élançais pour franchir des cours d'eau, je sautais, je courais, j'avais la sensation d'être comme Mercure lui-même. Je me mis alors à construire un autre appareil, afin que ma femme pût m'accompagner dans mes promenades, mais, quand je l'eus terminé, elle refusa positivement de s'en servir.

– Mais je ne veux pas porter un havresac dit-elle,

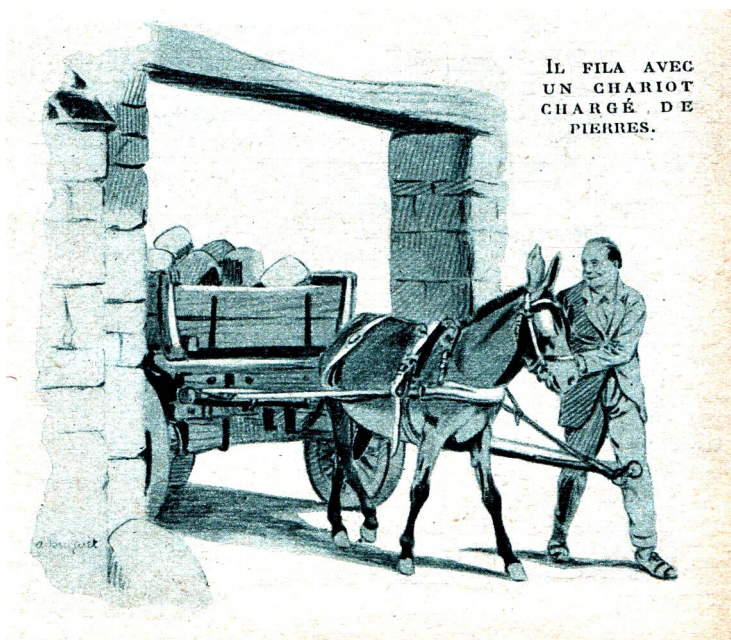
et il n'y a aucun autre moyen pratique pour l'attacher après moi. D'ailleurs, tout le monde ici, dans les environs, sait que je ne suis pas apte à la marche, et cela ne servirait qu'à faire jaser.

Je fis usage, en différentes occasions, de ce second appareil, mais je ne citerai qu'un exemple de son application. Les murs de fondation de ma grange nécessitaient des réparations, et un chariot chargé de pierres à construction et attelé de deux chevaux avait été amené dans la cour où on l'avait laissé. Le soir, quand les hommes furent partis, je pris mes deux appareils et je les attachai avec des chaînes solides, en prenant soin d'en placer un de chaque côté du véhicule chargé ; je tournai alors graduellement les vis et le chariot put, être soulevé au point que son poids en devint considérablement allégé.

Nous avions un vieil âne qui avait appartenu à Herbert, et dont on se servait au besoin en l'attelant à une petite charrette pour apporter des colis de la gare. J'allai dans la grange, je mis les harnais sur le dos du petit animal, et je le conduisis devant le chariot auquel je

l'attachai. Il était vraiment très comique dans cette position, avec la perche qui le dépassait en avant et le grand chariot en arrière. Quand tout fut prêt, je le touchai du fouet pour le faire avancer, et, à ma grande surprise, il fila avec le chariot chargé de pierres qui avait été amené à l'aide de deux chevaux, aussi allègrement que s'il avait été attelé à sa propre petite charrette. Je le conduisis donc sur la route qu'il suivit sans difficulté ; mais c'était un petit animal opiniâtre, il n'aimait pas la manière singulière dont il était harnaché ; aussi s'arrêtait-il parfois, et il fallait un coup de fouet pour le faire avancer. Bientôt, cependant, je lui fis tourner bride pour ramener le chariot dans la cour. Cette expérience affirmait, d'une manière probante, le succès de mon invention dans l'un de ses emplois les plus importants, et c'est le cœur satisfait que je reconduisis l'âne à l'écurie, puis je rentrai à la maison.

Ce fut quelques mois après ce résultat que nous fîmes notre voyage en Europe. Nous avons pris cette résolution particulièrement en raison de notre fils Herbert, car le pauvre garçon avait éprouvé un grand



chagrin, et cela nous affligeait naturellement beaucoup. Il avait été prématurément fiancé, et ce, avec notre plein consentement, à une jeune fille de notre ville, dont le père était un gentleman que nous tenions en très haute estime. Herbert, selon notre avis, était bien jeune pour se fiancer, mais, dans la conviction qu'il ne pourrait jamais trouver une jeune fille appelée autant qu'elle à devenir la femme qui pourrait assurer son bonheur, nous avions entièrement satisfait son désir, et ce, d'autant plus, qu'il

avait été agréé de toutes parts que le mariage ne serait célébré qu'après un certain temps. Il nous semblait qu'Herbert, en épousant Jane Gilbert, s'assurerait, dès le début de sa carrière, l'élément le plus important pour rendre la vie heureuse.

Mais soudain, sans aucune raison qui pût nous paraître justifiable, M. Gilbert, le seul parent qui restât à Jane, rompit l'engagement et peu après il quittait la ville avec sa fille pour effectuer un voyage dans l'Ouest. Le coup fut terrible pour Herbert ; il abandonna ses études professionnelles et revint à la maison, pour être auprès de nous. Pendant quelque temps, sa santé nous donna une vive inquiétude, nous craignions de le voir, tomber gravement malade et nous avons alors décidé de l'emmener en Europe. Après un mois ou deux de notre voyage sur le continent, il nous demanda de le laisser à Göttingen, où, pensait-il, il lui serait favorable de se remettre à ses études. Nous cédâmes à son désir, et c'est alors que nous nous rendîmes en cette petite ville d'Italie où le début de mon récit commence. Ma femme avait beaucoup souffert moralement et physiquement par

rapport à son fils, et, pour cette raison, je désirais lui faire prendre de l'exercice au-dehors afin, qu'elle profitât autant que possible de l'air salubre de la campagne. J'avais donc apporté mes deux appareils, dont l'un était encore dans mon sac ; quant à l'autre, je l'avais attaché à l'intérieur d'une très grande malle de famille. Comme on est obligé de payer, quand on voyage dans le continent, à raison de tant par kg de bagages, je m'étais épargné ainsi une grosse dépense. Tout ce qui pesait lourd avait été placé dans cette malle : livres, papiers, bronzes, fer et reliques de marbre que nous avions recueillis, puis aussi tous les objets dont un bagage de touriste est ordinairement surchargé. J'avais vissé ma machine à force négative jusqu'à ce que la malle pût être très aisément maniée par un simple porteur. J'aurais pu ne la faire peser rien du tout, mais je n'osai vraiment pousser la chose aussi loin, car la légèreté de mes bagages avait déjà provoqué quelques commentaires, et j'avais entendu des réflexions peu flatteuses en leur ensemble, concernant « des gens qui voyagent avec des malles vides », mais je m'en étais simplement amusé. Je désirais

beaucoup, naturellement, que ma femme pût profiter des avantages de la force négative au cours de nos promenades ; j'avais donc retiré l'appareil qui était placé dans la malle et je l'avais attaché à l'intérieur du panier qu'elle pouvait, selon sa coutume, porter sous son bras. Cela l'aidait d'une manière extraordinaire ; si parfois elle se sentait le bras fatigué, elle passait le panier sous l'autre, et, s'appuyant d'une main sur mon bras, elle pouvait aisément aller de pair avec moi, et se mettre aux pas dégagés et légers auxquels mon havresac me permettait de m'adonner. Elle ne faisait ici aucune objection aux longues promenades, car personne ne savait qu'elle n'avait aucune aptitude pour la marche ; de plus, elle avait l'habitude de porter du vin ou autres rafraîchissements dans le panier, non seulement parce qu'il nous était agréable d'en prendre au besoin, mais parce qu'il eût été ridicule d'emporter un panier vide avec soi. Des personnes qui parlaient l'anglais, se trouvaient au même hôtel que nous, mais elles semblaient préférer de beaucoup les excursions en voiture aux promenades à pied et aucune d'elles ne nous avait offert

de nous accompagner dans nos randonnées, ce dont nous étions très contents. Il se trouvait cependant là un homme qui était un grand marcheur ; c'était un Anglais, il était membre d'un club alpin ; il s'en allait généralement dans les alentours, vêtu d'un costume de touriste à culotte



courte, et portant des bas de laine grise qui recouvraient ses énormes mollets. Un soir que ce monsieur nous parlait, à moi ainsi qu'à d'autres gentlemen, relativement à l'ascension du Matterhorn, je saisis l'occasion d'exprimer, en termes assez vifs, mon opinion personnelle sur de tels exploits ; je les déclarai inutiles, d'une témérité folle, et malveillants si l'ascensionniste avait quelqu'un à qui il fût cher.

– Même si le temps nous permettait la vue, dis-je, qu'est-ce que cela, comparé au terrible risque de la vie ?

Alors, songeant à une sorte de gilet que j'avais dans l'idée de faire et auquel je voulais adapter de petits appareils à force négative de gravité qui seraient placés de manière à être en communication avec une vis commode à manier, ce qui permettrait au porteur d'annuler au besoin presque totalement son poids, j'ajoutai :

– En de certaines circonstances, de telles ascensions pourraient se faire sans danger et être tout à fait admissibles ; mais, en principe, elles devraient être

désapprouvées par les gens intelligents.

L'alpiniste me regardait ; il examinait particulièrement mon aspect plutôt malingre ; mes jambes maigres, puis il dit :

– C'est très bien, pour vous, de parler ainsi ; il est facile de se rendre compte que vous n'êtes pas à la hauteur pour ce genre d'exercices.

– Monsieur, répliquai-je, dans les conversations de ce genre, je ne fais jamais d'allusions personnelles, mais puisqu'il vous a plu de m'en adresser, je me sens enclin à vous proposer de venir avec moi, demain, et d'aller à pied, au sommet de la montagne qui se trouve au nord de cette ville.

– J'irai, dit-il, n'importe quel jour il vous plaira de désigner.

Et peu après, comme je les quittais, je l'entendis se mettre à rire.

Le lendemain, dans l'après-midi, vers deux

heures, l'alpiniste et moi nous partions en nous dirigeant vers la montagne.

– Mais que portez-vous donc dans votre havresac ? demanda-t-il.

– Oh, un marteau qui pourrait m'être utile si je tombais sur des spécimens géologiques, une jumelle de campagne, une bouteille de vin et quelques autres objets.

– Je ne voudrais pas m'embarrasser de choses lourdes si j'étais à votre place.

– Oh, je ne fais pas attention à cela, lui répondis-je et nous nous mîmes en marche.

La montagne à laquelle nous nous rendions était à une distance d'environ deux milles de la ville ; son côté le plus proche était abrupt et par endroits presque à pic, mais la pente devenait bien moins rapide vers le nord, et de ce côté se trouvait un chemin qui montait par des détours sinueux et conduisait à un village près du sommet. La montagne n'était pas très haute, et un après-



— VOUS ALLEZ VOUS
TUER, SI VOUS ALLEZ DE
CE TRAIN-LÀ.

midi pouvait suffire pour notre projet.

– Je pense que vous voulez monter par la route ?
demanda mon compagnon.

– Oh, non ! répondis-je, nous n'allons pas faire un aussi long détour. Il y a un sentier, plus haut, de ce côté, au long duquel j'ai vu des paysans conduisant leurs chèvres ; je préfère le prendre.

– Très bien, si cela vous plaît, répondit-il en souriant, mais je crois que vous le trouverez passablement dur.

Après un moment, il ajouta :

– Je ne marcherais pas si vite si j'étais à votre place.

– Oh, j'aime à marcher vite, lui dis-je.

Et vivement nous avançâmes.

Ma femme avait vissé la machine de mon havresac légèrement plus que d'ordinaire, et la marche,

ne me demandait aucun effort. J'avais aussi un long alpenstock, de sorte que, après avoir atteint la montagne, nous en commençâmes l'ascension, je constatai qu'avec cet appui et l'aide de mon havresac je pouvais accélérer le pas à une vitesse surprenante. Mon compagnon avait pris la tête, afin de me montrer comment il fallait gravir la montée, mais, faisant un détour par-dessus des rochers, je le dépassai vivement ; ce fut alors moi qui pris la tête, après quoi il lui devint impossible de m'emboîter le pas. Je courais aux endroits à pic, je coupais les détours du chemin, je grimpais lestement à travers les rochers, et, même quand je suivais un sentier inégal, j'allais d'un pas aussi rapide que si j'eusse marché sur un terrain uni.

– Hé, là-haut ! cria d'en bas l'alpiniste, vous allez, vous tuer, si vous allez de ce train-là ; ce n'est pas la manière de gravir des montagnes.

– C'est la mienne, lui criai-je.

Et je bondis en avant.

Vingt minutes après, j'arrivai au sommet ; mon

compagnon m'y rejoignit ; il avait la figure rouge et l'essuyait avec son mouchoir.

– Au diable ! s'écria-t-il, je n'ai jamais fait l'ascension d'une montagne aussi vite de ma vie.

– Vous n'aviez pas besoin de vous presser, lui dis-je avec froideur.

– Mais, c'est que je craignais qu'il ne vous arrivât quelque chose de fâcheux, dit-il d'un ton grognard ; et je voulais aussi vous engager à vous arrêter. Je n'ai jamais vu personne faire une ascension d'une manière aussi absurde !

– Je ne vois pas pourquoi vous appelleriez cela absurde, lui dis-je en souriant d'un air supérieur ; je suis arrivé ici dans des conditions tout à fait confortables, sans éprouver la moindre chaleur, ni fatigue.

Il ne répondit pas, mais il s'éloigna à une petite distance, s'éventant avec son chapeau et articulant, tout en bougonnant, des mots que je ne saisisais pas.

J'attendis un moment, puis je proposai d'effectuer la descente.

— Il va falloir que vous soyez prudent : en descendant les chemins rapides sont dangereux, la descente qu'à la mort.

— Je suis tout à fait sûr, répondis-je.

Et je partis avec elle pour la descente de la montagne, beaucoup plus agréable que la montée. C'était positivement exhilarant. Je sautais des rochers et des buttes de huit à dix pieds de hauteur, et je



touchais le sol aussi doucement que si je l'eusse fait d'une hauteur de deux pieds. Je courais en descendant les chemins escarpés, et, avec l'aide de mon alpenstock, je m'arrêtais instantanément.

J'évitais cependant avec soin, les endroits dangereux, mais les courses et les bonds que je faisais étaient tels que jamais aucun homme avant moi n'en avait fait de semblables sur ce côté de la montagne. J'entendis une seule fois la voix de mon compagnon.

– Vous allez vous casser la figure ! hurla-t-il.

– Ne craignez rien, lui répliquai-je.

Et bientôt je le laissai loin au-dessus de moi. Quand j'atteignis le bas de la montagne, je l'aurais bien attendu, mais l'activité m'avait donné chaud, et, comme la brise d'une soirée fraîche commençait à se faire sentir, je jugeai plus prudent de ne pas m'arrêter et risquer de prendre froid. Une demi-heure après mon retour à l'hôtel, je descendis au vestibule ; j'étais calme, frais, habillé pour le dîner, et j'y arrivai juste à temps pour rencontrer

l'alpiniste, comme il y entraît presque en nage et bougonnant.

– Excusez-moi, lui dis-je, de ne pas vous avoir attendu.

Mais, sans s'arrêter pour en entendre le motif, il marmotta quelque chose par rapport à ce que l'on ne pouvait attendre dans un endroit où personne ne se soucierait de rester, et il entra dans la maison.

En vérité, je me piquais de ce que je venais de faire, et j'en étais très fier. Je racontai, à cet incident à ma femme, et j'ajoutai :

– Je pense qu'il est peu probable qu'il puisse dire maintenant que je ne suis pas à la hauteur pour ce genre d'exercices.

– Je n'affirmerais pas, répondit-elle, que c'était vraiment loyal de votre part. Il ignorait par quels moyens vous étiez secondé.

– C'était assez loyal, je pense, lui répondis-je. Il a

les moyens de faire facilement une montée, par suite de la vigueur héréditaire de sa constitution, et par son entraînement. Il ne m'a pas dit quelle méthode d'exercice il employait pour obtenir les muscles solides de ses jambes. Moi, c'est par suite de l'exercice intellectuel que j'ai les moyens de faire une montée. J'ai ma méthode, il a la sienne, Cela est parfaitement loyal.

Encore elle insista :

– Mais il pensait que vous montiez au moyen de vos jambes, non au moyen de votre tête.

Et la conversation en resta là.

Maintenant, après cette longue digression, nécessaire pour rendre compréhensible comment un homme et une femme, tous deux d'un certain âge, d'une faible habileté pédestre, l'un portant un lourd havresac, l'autre un panier chargé, aient pu partir pour une marche fatigante et effectuer des montées sur un parcours de quatorze milles, nous allons revenir au point de mon récit, au moment où, ma femme et moi, nous nous étions

arrêtés sur le petit



retourner à la ville.

– Où est le panier ? demandai-je.

– Je l’ai laissé là, exactement, répondit ma femme, en indiquant la place où elle s’était assise ; j’avais dévissé la machine, et il était posé parfaitement à plat.

– Est-ce que vous l’aviez posé après que vous aviez sorti les bouteilles ? lui demandai-je en les voyant couchées sur l’herbe.

– Oui, je le crois ; j’étais forcée de retirer la vôtre pour prendre la mienne.

– Alors, dis-je après avoir regardé tout autour dans les herbages du chemin où nous nous tenions, j’ai peur que vous n’ayez pas entièrement dévissé l’appareil, et qu’une fois allégé du poids des bouteilles le panier ne se soit doucement élevé dans les airs.

– Cela est possible, dit-elle d’un air lugubre, le panier était derrière moi pendant que je buvais un peu de

mon vin.

– Eh bien, je crois que c’est juste ce qui est arrivé, lui dis-je, explorant l’espace au-dessus de moi. Regardez là-haut ! Je jurerais que c’est notre panier !

Je pris ma jumelle de campagne, et la braquai vers une petite tache qui flottait en haut au-dessus de nos têtes. C’était le panier, en effet, qui s’était élevé dans les airs. Je passai la jumelle à ma femme afin qu’elle s’en rendît compte, mais elle ne voulut pas s’en servir.

– Mon Dieu, qu’est-ce que je vais faire ? s’écria-t-elle, je ne pourrai jamais aller jusqu’à l’hôtel sans ce panier. C’est vraiment désolant !

Et je vis qu’elle était bien près de pleurer.

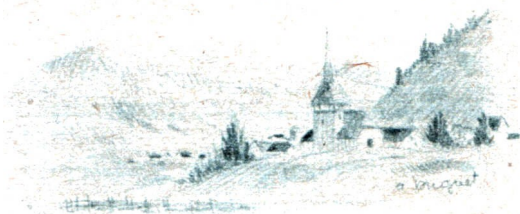
– Ne vous désolez pas, lui dis-je, bien que je fusse moi-même très tourmenté. Nous allons très bien pouvoir nous rendre à l’hôtel sans votre panier ; vous allez appuyer votre main sur mon épaule pendant que je vais vous tenir d’un bras par la taille ; alors, vous pourrez

visser l'appareil de mon havresac à une pression beaucoup plus haute ; de cette manière, il nous supportera tous les deux, et je suis certain que nous pourrons très bien avancer.

Ce plan fut mis à exécution, et nous nous arrangeâmes pour nous mettre en route le plus commodément possible. Cependant, en raison du havresac qui me tirait par en haut, et du poids de ma femme qui me tirait par en bas, les courroies attachées à mes épaules me faisaient quelque peu mal, ce qui n'était encore jamais arrivé. Je ne peux dire que c'est avec légèreté que nous avons sauté le mur dans le chemin, mais, toujours cramponnés l'un à l'autre, nous avons tant bien que mal grimpé par-dessus et nous avons pu le franchir. Le chemin allait en grande partie en déclinant, à mesure qu'on approchait vers la ville, et c'est d'une manière relativement facile que nous le suivions, bien que nous marchions beaucoup plus lentement qu'à l'aller, de sorte qu'il faisait tout à fait nuit lorsque nous arrivâmes à notre hôtel, et, n'était-ce la lumière projetée de l'intérieur de la cour, il nous aurait été difficile de



UN SQUE-
LETTE DO-
DELINANT
DANS L'AIR
AVEC UN
HAVRESAC
SUR LE
DOS.



nous y retrouver.

Une voiture à voyageurs, dont on ne voyait que la silhouette, stationnait devant l'entrée ; il était nécessaire que nous la contournions pour entrer dans l'hôtel, et ma femme passa la première. J'essayai de la suivre, mais, si étrange que cela puisse paraître, mes pieds ne posaient plus sur rien. Je marchais vigoureusement, mais je n'arrivais qu'à remuer mes jambes dans le vide. Je m'aperçus alors, à mon horreur, que je m'élevais dans l'air ! Je me rendis bientôt compte, par la clarté des lumières au-dessous de moi, que j'étais à environ quinze pieds au-dessus du sol. La voiture partit, et, dans l'obscurité où je me trouvais, je ne fus pas observé. Je me rendis compte de suite de ce qui venait d'arriver. L'appareil dans mon havresac avait été vissé à une telle intensité, afin d'obtenir la force nécessaire pour nous supporter tous deux, que, lorsque ma femme s'était éloignée de moi, son poids de ce fait étant supprimé, la force de gravité négative était devenue suffisante pour m'élever du sol. J'étais pourtant satisfait de constater qu'après avoir atteint la hauteur mentionnée ci-dessus, je

ne m'élevais pas davantage ; mais je n'en restai pas moins suspendu en l'air, à peu près au niveau des fenêtres du second étage de l'hôtel. Je commençai tout d'abord par essayer d'atteindre la vis de mon havresac afin de réduire la force négative de gravité, mais, fasse que veuille, je ne pouvais arriver à y porter la main. La machine avait été placée en vue de me soutenir d'une manière bien équilibrée et confortable, mais, pour obtenir ce résultat, il m'avait été impossible de placer la vis à ma portée ; d'ailleurs, dans un arrangement temporaire de ce genre, cela ne m'avait pas paru nécessaire, puisque ma femme, devait elle-même tourner la vis du havresac, une fois fixé sur mes épaules, jusqu'à ce que je sentisse que la puissance d'enlèvement était suffisamment acquise. J'avais l'intention, ainsi que je l'ai dit déjà, de faire un gilet auquel j'adapterais un appareil à force négative de gravité, dont la vis serait placée en avant et entièrement sous le contrôle du porteur de ce gilet, mais cela n'était encore qu'à l'état de projet.

Quand je constatai que je ne pouvais tourner la vis, je commençai vraiment à être effrayé. J'étais là,

balançant dans l'air, sans aucun moyen de rejoindre le sol. Je ne pouvais pas m'attendre à ce que ma femme revint pour me chercher, car elle devait supposer, tout naturellement, que je m'étais attardé pour causer avec quelqu'un. Je pensais alors à me débarrasser de mon havresac, mais je me rendis vite à l'idée qu'il n'y fallait pas songer car, de deux choses l'une : ou je tomberais lourdement et me tuerais, ou tout au moins me briserais quelques côtes. Je n'osais appeler à l'aide, pensant bien que si quelques simples d'esprit, habitants de la ville, me découvriraient suspendu ainsi dans l'air, ils me prendraient pour un démon, et tireraient probablement sur moi. Une brise légère soufflait et me chassait doucement le long de la rue ; si cette brise m'avait poussé près d'un arbre, je l'aurais saisi et j'aurais tenté de « l'escalader par en bas » pour ainsi parler, mais il n'y avait pas d'arbres. Je voyais ici et là un réverbère blafard, mais les réflecteurs placés au-dessus de leur lumière la projetaient sur les trottoirs et n'en envoyaient aucune dans ma direction. Je préférais, pour plusieurs raisons, que la nuit fût si sombre, car, bien que mon désir fût grand d'arriver à descendre, je ne

JE DONNAI UN COUP DE PIED CONTRE
LE MUR.



voulais à aucun prix être vu par personne en cette étrange position, laquelle d'ailleurs eût été pour n'importe qui, en dehors de ma femme et de moi, absolument inexplicable. Si j'avais pu m'élever jusqu'à la hauteur des toits, j'aurais pu m'engager sur l'un d'eux, arracher une brassée de tuiles et me charger jusqu'à ce que mon poids devienne assez lourd pour me faire descendre, mais je ne m'élevais à la hauteur des toits d'aucune maison. S'il y avait eu un poteau télégraphique ou quelque chose de semblable je m'y serais cramponné, puis J'aurais ôté mon havresac et j'aurais essayé de descendre le mieux que j'aurais pu, mais il n'y avait rien, rien après quoi je puisse me cramponner. Les gouttières mêmes, si j'avais pu atteindre la façade des maisons, étaient emboîtées dans les murs et ne m'auraient pas donné prise. À une fenêtre ouverte près de laquelle j'étais lentement chassé par le vent, je vis deux garçonnets qui se couchaient à la lueur terne d'une chandelle. J'avais une peur terrible d'être vu par eux et de les entendre jeter l'alarme ; je vins même si près de la fenêtre que je donnai un coup de pied contre le mur pour m'en éloigner, mais je le donnai si

violent que je fus projeté presque de l'autre côté de la rue. Je crus voir sur la figure d'un des jeunes garçons passer un peu d'effroi, je ne saurais pourtant l'affirmer, mais je n'entendis aucun cri. J'étais toujours balancé et flottant le long de la rue. Que faire ? Appeler ? Dans ce cas, en admettant que je ne sois ni tué, ni lapidé, le récit de mon étrange position et le secret de mon invention seraient exposés au monde entier. Ne pas appeler ? Alors, je n'ai qu'à me laisser tomber en me débarrassant de mon havresac et risquer d'être tué ou mutilé. Sinon ? rester dodelinant là, et mourir.

Peut-être aussi, dans le cours de la nuit, quand l'air deviendrait plus raréfié, m'élèverais-je plus haut, encore plus haut jusqu'à une altitude de cent ou deux cents pieds même ? Il serait alors impossible que les gens pussent m'atteindre et me faire descendre – même s'ils étaient convaincus que je ne sois pas un démon. Alors ce serait la mort, et, quand les oiseaux de proie auraient complètement déchiqueté ma chair, je resterais pour toujours suspendu au-dessus de la ville malchanceuse, un squelette dodelinant dans l'air avec un havresac sur le

dos.

De telles réflexions n'avaient rien de rassurant, et je résolus que si je ne trouvais aucun moyen de rejoindre le sol sans le secours de personne, alors, je risquerais tout et j'appellerais ; mais encore que je tiendrais bon, aussi longtemps qu'il me serait possible d'endurer la tension des courroies, dans l'espoir de m'approcher d'un arbre ou d'un poteau. Peut-être aussi pleuvrait-il ? Mes vêtements mouillés deviendraient alors suffisamment alourdis pour que je puisse descendre assez bas pour atteindre le faite d'un réverbère.

Comme cette pensée me venait à l'esprit, je vis sur la route une petite lueur de lumière qui s'approchait ; je pensai avec raison que cela devait provenir d'une pipe allumée, et presque aussitôt j'en eus la certitude, car j'entendis une voix que je reconnus pour être celle de l'alpiniste. C'était le dernier homme au monde par lequel je voulais être découvert ; aussi je me tins aussi immobile que possible cependant qu'il parlait à une autre personne qui marchait près de lui.



MES
EFFORTS
LES PLUS
FRÉNÉTI-
QUES NE ME
PERMIRENT
PAS DE LE
SAISIR

— Il est détraqué ! Il n'y a pas l'ombre d'un doute, disait l'alpiniste. Personne, si ce n'est un fou, n'aurait pu gravir et descendre cette montagne comme il l'a fait. Il n'a pas de muscles, et il suffit de le regarder pour être convaincu qu'il ne pourrait faire aucune ascension par ses moyens. Il n'y a que la folie causée par la folie qui lui donne une telle force !

Les deux hommes s'arrêtèrent au-dessous de moi ; celui qui était en bas continuait.

Ces choses-là sont très communes parmi les fous. Ils acquièrent ainsi une force surhumaine : une force extraordinaire. J'ai vu un

homme de petite taille lutter et se battre avec une telle vigueur que quatre hommes solides ne pouvaient le maîtriser.

Alors, l'autre personne parla :

– Je crains que ce que vous dites soit trop vrai, remarqua-t-il. En vérité, en ce qui le concerne, je m'en suis rendu compte depuis un certain temps.

Ces paroles me coupèrent la respiration : C'était la voix de M. Gilbert, mon concitoyen, le père de Janet ! Ce devait être lui, sans doute, qui était arrivé dans la voiture des voyageurs ; il connaissait l'alpiniste, et c'était de moi qu'ils parlaient. Bien que ce fût indiscret, j'écoutai leur conversation de toutes mes oreilles.

– C'est une chose très pénible, continua M. Gilbert. Ma fille était fiancée à son fils, mais j'ai rompu l'engagement en raison même de mes observations. Je ne pouvais pas la laisser épouser le fils d'un fou, et il ne pouvait y avoir aucun doute sur son état mental. On l'a vu – un homme de son âge et chef de

famille. – se charger d'un lourd havresac, sans aucune raison au monde pour qu'il le portât, s'en aller en sautillant le long des chemins, parcourir des milles, escalader des barrières et franchir des rochers ou des fossés, tel qu'un jeune faon ou un poulain. J'ai vu, de mes yeux, un exemple navrant de ce qu'un homme, bon par nature, peut changer lorsque son esprit est détraqué. J'étais à quelque distance de sa maison, mais j'ai pu le voir nettement, atteler à un grand chariot chargé de pierres que l'on avait amené à l'aide de deux chevaux, atteler, dis-je un petit âne dont il est propriétaire, puis frapper et donner des coups de fouet à cette pauvre petite bête jusqu'à ce qu'il traînât le lourd chargement à une certaine distance sur la route. Je voulais le réprimander sur cette inqualifiable cruauté, mais il avait fait rentrer le chariot dans sa cour avant que j'eusse pu le rejoindre.

– Oh ! il ne peut y avoir aucun doute, il est fou, dit l'alpiniste, et il ne devrait pas lui être permis de voyager librement comme il le fait. Un jour, il lancera sa femme au-dessus d'un précipice, rien que pour le plaisir de la voir projetée en l'air.

– Je suis très contrarié qu’il se trouve ici, dit M. Gilbert, car, ce me serait très pénible de me rencontrer avec lui. Nous allons, ma fille et moi, nous retirer de très bonne heure, et demain matin nous partirons aussitôt que possible, afin de l’éviter.

Ils se remirent alors en marche pour retourner à l’hôtel. Pendant quelques instants, je restai suspendu, complètement inconscient de la situation où je me trouvais, tant j’étais absorbé par les réflexions que suggéraient en moi ces révélations. Une idée dominait maintenant mon esprit ; il fallait que j’explique tout à M. Gilbert, même l’appeler si cela était indispensable, dussé-je lui parler de la hauteur où je me trouvais.

Juste à ce moment, je vis quelque chose de blanc qui s’approchait de moi. Mes yeux s’étaient habitués à l’obscurité, et je discernai une figure qui me regardait en l’air ; je reconnus de suite la forme, la démarche pressée : c’était ma femme... Quand elle fut assez près de moi, je l’appelai par son prénom et, d’une même haleine, la suppliai de ne pas crier. Cela dut lui coûter un grand

effort de se contenir ; cependant, elle le fit.

– Il faut que vous m’aidiez à descendre, lui dis-je, sans que personne ne nous voie.

Elle murmura :

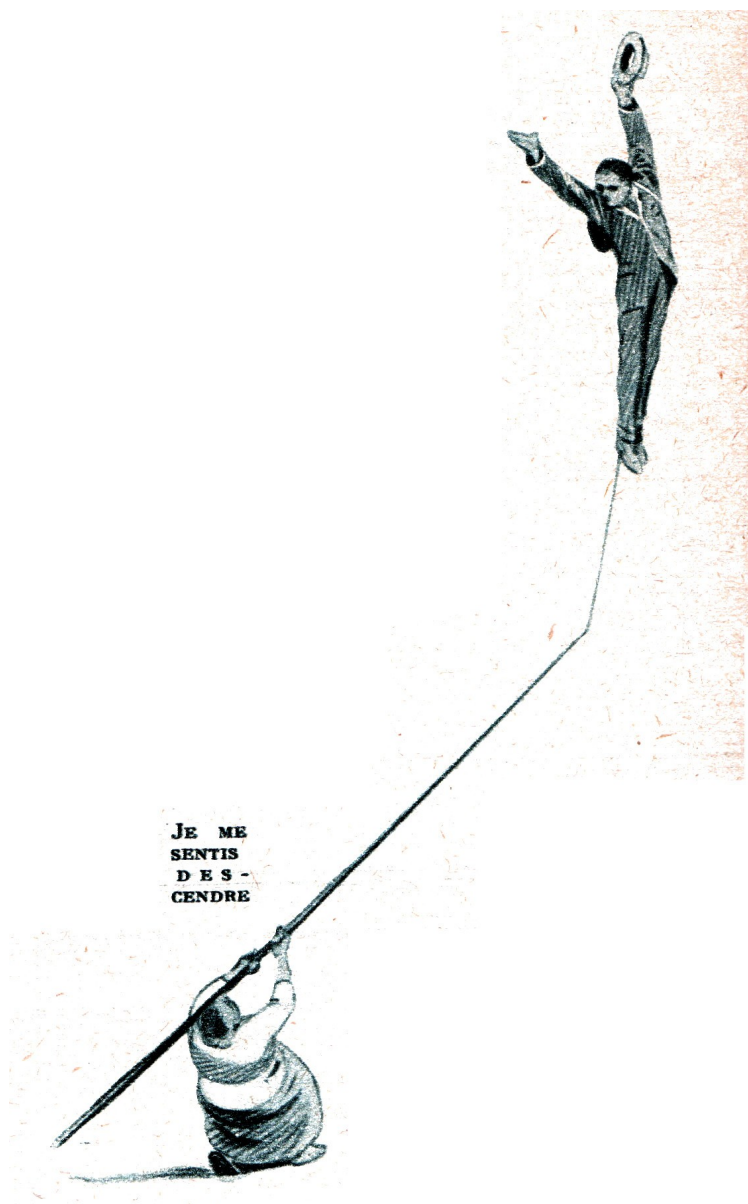
– Mais que faut-il faire ?

– Essayez d’abord d’attraper cette ficelle.

Et, prenant un bout de petite corde qui était entortillé dans ma poche, j’en dirigeai une des extrémités vers elle, mais il était trop court pour qu’elle pût l’atteindre. J’essayai de donner de la longueur en y attachant mon mouchoir, mais encore cela ne suffisait pas.

– Je pourrais apporter d’autre ficelle ou d’autres mouchoirs et vous les lancer, murmura-t-elle vivement.

– Non, lui dis-je, vous ne pourriez les lancer à la hauteur où je suis ; mais, contre le mur de l’hôtel, de ce côté, à l’intérieur et près de la porte du jardin, il y a des



cannes à pêche appuyée dans le coin, le long du mur : je les ai vues là tous les jours, vous pourriez facilement les trouver malgré l'obscurité. Allez, je vous en prie, en chercher une et apportez-la.

L'hôtel n'était pas loin, quelques minutes s'étaient à peine écoulées lorsque ma femme revint avec une des cannes à pêche, et, se haussant sur la pointe des pieds, elle l'éleva et parvint à une bonne hauteur, mais ne put cependant arriver qu'à m'en frapper sur les pieds et les jambes. Mes efforts les plus frénétiques ne me permirent pas de porter les mains assez bas pour la saisir.

– Attendez un moment, me dit-elle.

Et la canne à pêche s'abaissa. Je compris de suite ce qu'elle faisait. Il y avait un hameçon et une ligne attachés à la gaule, et avec une ingéniosité et une dextérité toute féminine, elle fixait l'hameçon à l'extrémité du scion. Bientôt elle éleva de nouveau la canne à pêche, atteignit plus haut, parvint à donner de légers coups sur mes jambes, et après quelques tentatives l'hameçon s'accrocha à mon pantalon un peu au-dessus

de mon genou droit. Je sentis alors un léger tirage, j'eus la sensation d'une longue égratignure le long de la jambe, et l'hameçon se prit dans la tige de ma chaussure. Alors, le tirage devint assuré, et je me sentis descendre. Ma femme continua à tirer la gaule doucement, mais avec fermeté, tout en prenant soin d'écarter du sol l'extrémité inférieure pour éviter qu'elle se rompit, et en quelques instants je fus vigoureusement agrippé par la cheville. Alors, il me sembla que quelqu'un se haussait après moi ; mes pieds touchèrent le sol, un bras m'enlaça par le cou, cependant que la main d'un autre bras s'occupait avec activité à l'arrière de mon havresac, et bientôt je me trouvai debout, solide sur le chemin, entièrement libéré de la force négative de gravité.

– Oh ! comment ai-je pu être si irréfléchie ! s'écria ma femme en sanglotant. Comment ai-je pu lâcher prise de votre bras, et être ainsi la cause que vous avez été enlevé dans l'air ! Je n'y songeais pas tout d'abord, et je pensais que vous vous étiez attardé à causer, mais, après quelques instants, ne vous voyant pas me rejoindre en notre chambre, l'idée effroyable de ce qui avait pu



arriver passa comme un éclair en mon esprit. Je me suis aussitôt précipitée dehors et j'ai scruté l'air pour voir si je vous apercevrais. Je savais que vous aviez une boîte d'allumettes-bougies dans votre poche, et j'espérais que vous les allumeriez jusqu'à la dernière pour que vous puissiez être vu.

– Mais je ne voulais pas être vu, lui dis-je pendant

que nous hâtions le pas pour rentrer à l'hôtel, et je ne serai jamais assez reconnaissant envers ce hasard, qui a fait que ce soit vous qui m'ayez trouvé et soyez arrivée à me faire descendre.

– Maintenant, dites-moi, continuai-je savez-vous que ce sont M. Gilbert et sa fille qui viennent d'arriver ? Il faut que je le voie de suite, lui. Je vous expliquerai la raison quand je vous rejoindrai.

Je me débarrassai de mon havresac et le donnai à ma femme afin qu'elle l'emportât dans notre chambre pendant que je chercherais M. Gilbert, et fort heureusement je le rencontrai juste au moment où il allait monter l'escalier pour se rendre en son appartement. Il prit la main que je lui tendis, mais il me regarda avec tristesse et d'un air grave.

– Monsieur Gilbert, lui dis-je, il faut absolument que j'aie un entretien particulier avec vous. Entrons dans cette pièce, il n'y a personne.

Et je lui indiquai une porte ouverte non loin de

nous.

– Mon ami, objecta Gilbert, il serait, je crois, beaucoup mieux d’éviter toute explication sur le sujet dont vous voulez bien m’entretenir. Ce serait très pénible pour chacun de nous, et rien de bon ne pourrait sortir de cet entretien.

– Vous ne pouvez comprendre en ce moment ce dont je désire vous parler, répliquai-je. Entrez ici, je vous en prie, et, dans quelques minutes, vous serez très content de m’avoir entendu.

Je m’exprimais d’une manière si sérieuse et si pressante que M. Gilbert fut contraint de me suivre, et nous entrâmes dans une petite pièce que l’on dénommait le « fumoir », mais dans laquelle on entrait rarement pour fumer ; je fermai la porte et je commençai immédiatement à lui exposer les faits. Je racontai à mon vieil ami que j’avais appris – par des moyens qu’il n’était pas utile d’expliquer en ce moment – qu’il m’avait considéré comme fou et que, à l’heure présente, l’objet le plus important de ma vie était de me justifier à ses yeux.

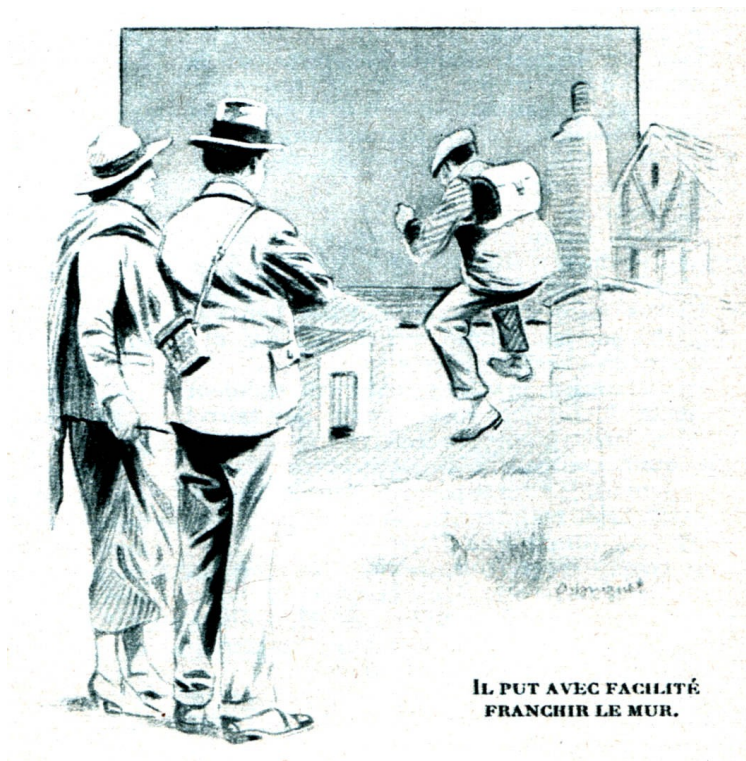
Après ce préliminaire, je lui narrai toute l'histoire de mon invention et lui expliquai la raison plausible des actes que j'avais faits et qui lui avaient paru ne pouvoir être que ceux d'un aliéné. Je ne lui dis pas un mot du petit incident qui m'était advenu au cours de la soirée, je considérais cela comme un simple accident et ne voyais aucune raison d'en parler quant à présent.

– Est-ce que votre femme est ici ? demanda-t-il quand j'eus cessé de parler.

– Oui, répondis-je, elle vous confirmera mon récit dans tous ses termes, et personne ne pourrait jamais la suspecter d'être folle. Je vais aller la chercher et l'amener près de vous.

Après quelques minutes, ma femme et moi, nous étions dans le fumoir ; elle échangea des poignées de main avec M. Gilbert, puis je la mis au courant des soupçons de folie que l'on portait sur moi. Elle devint très pâle, mais elle esquissa un sourire.

– Il a agi comme un fou ? dit-elle, mais je



**IL PUT AVEC FACILITÉ
FRANCHIR LE MUR.**

n'aurais jamais cru que personne pût le prendre pour tel.

Et des larmes lui vinrent aux yeux.

– Maintenant, chère amie, lui dis-je, vous désirez peut-être expliquer vous-même à M. Gilbert comment j'en suis arrivé à toutes ces péripéties.

Ma femme répéta alors l'histoire que j'avais

racontée à M. Gilbert, qui, tout en l'écoutant, nous regardait tour à tour d'un air troublé.

– Je ne doute d'aucun de vous, ou plutôt, je ne doute pas que vous soyez convaincus l'un et l'autre de ce que vous me dites. Tout cela serait très bien si je pouvais arriver à croire que la force dont vous me parlez puisse réellement exister, mais...

– Quant à cela, lui dis-je, c'est une chose que je peux facilement vous prouver par une démonstration effective. Si vous voulez bien attendre un peu – juste le temps nécessaire pour que nous puissions, ma femme et moi, nous restaurer légèrement – car je suis affamé et je suis sûr qu'elle doit l'être aussi – je mettrai votre esprit en repos à ce sujet.

– Entendu. Je vais attendre ici en fumant un cigare, dit M. Gilbert. Ne vous pressez pas, je ne serai pas fâché d'avoir un peu de loisir pour réfléchir sur ce dont vous venez de m'informer.

Nous nous fîmes servir notre dîner à part ; quand

il fut terminé, je montai chercher mon havresac et nous rejoignîmes M. Gilbert dans le fumoir. Je lui montrai le petit appareil et lui expliquai très brièvement le principe de sa construction, mais je m'abstins de lui donner aucune démonstration pratique de son action, car j'entendais des personnes qui circulaient dans le couloir et qui auraient pu faire irruption à tout moment ; mais, en regardant par la fenêtre, je constatai que la nuit était beaucoup moins sombre. Le vent avait dissipé les nuages et les étoiles brillaient avec éclat.

Je me tournai vers M. Gilbert.

– Si vous voulez remonter un peu la rue avec moi, lui dis-je, je vais pouvoir vous montrer comment cet appareil fonctionne.

– C'est justement ce que je désire voir, me répondit-il.

– Je vais aller avec vous, dit ma femme en jetant un fichu sur sa tête.

Et nous partîmes pour remonter la rue.

Quand nous fûmes arrivés en dehors de la ville, je constatai que la clarté des étoiles était entièrement suffisante pour ce que je me proposais de faire. On pouvait distinguer nettement la blancheur de la route, les murs bas, de même que les choses qui nous environnaient.

– Eh bien, dis-je à M. Gilbert, je vais maintenant mettre ce havresac sur votre dos afin que vous vous rendiez compte par vous-même de la sensation qu’il produit et comment il va vous aider à marcher.

Il consentit avec empressement, et j’attachai solidement le havresac sur ses épaules à l’aide des courroies.

– Maintenant, je vais tourner cette vis, continuai-je, jusqu’à ce que vous vous sentiez de plus en plus léger.

– Surtout, ayez bien soin de ne pas trop la tourner, dit vivement ma femme.



– Oh ! vous pouvez compter sur moi là-dessus, dis-je, en tournant la vis très lentement.

M. Gilbert était un homme plutôt corpulent, et je fus obligé de donner un bon nombre de tours à la vis.

– Il semble, dit-il immédiatement, qu’il y ait vraiment là-dedans une action considérable de haussement.

Je posai alors mes bras autour de lui et, le saisissant, je pus l’enlever de terre.

– Est-ce que vous me soulevez ? s’exclama-t-il avec surprise.

– Oui, répondis-je, je l’ai fait facilement.

– Oh ! par exemple ! articula M. Gilbert, avec force.

Je donnai alors un demi-tour de plus à la vis et lui demandai de marcher et de courir. Il partit, d’abord lentement, puis il fit de grandes enjambées ; ensuite, il se

mit à courir, puis à sautiller et à sauter, et il y avait bien des années que M. Gilbert n'avait sautillé ni sauté. Personne n'était en vue ; il pouvait donc en toute sécurité gambader à son aise autant qu'il lui plaisait. Il revint vers moi tout en bondissant et me dit :

– Pourriez-vous donner un tour de plus à la vis ?
Je voudrais m'essayer à sauter ce mur.

Je donnai un peu plus de force négative de gravité, et il put avec facilité franchir le mur qui était de cinq pieds de haut, puis, au bout d'un instant, il le re franchissait à nouveau, se retrouvait sur la route, et en deux bonds il était près de moi.

– Mais je suis retombé sur mes pieds avec la légèreté d'un chat ! Jamais on n'a vu chose pareille !

Et il repartit, remontant le chemin ; il faisait des enjambées d'au moins huit pieds de long ; nous laissant, ma femme et moi, alors qu'en l'attendant nous pouvions rire de bon cœur en constatant l'agilité surnaturelle de notre corpulent ami.

Il revint peu après vers nous.

– Ôtez-moi cela, dit-il ; si je le portais plus longtemps, je ne pourrais résister au désir d'en avoir un ; et je risquerais d'être pris pour un aliéné, peut-être même d'être jeté dans une maison de fous !

– Eh bien ? lui dis-je, en tournant prudemment la vis à contresens avant de détacher les courroies du havresac, comprenez-vous maintenant comment je pouvais faire de longues marches, et bondir, et sauter ? Comment je pouvais courir en montant les côtes ou en les descendant, et comment le petit âne pouvait tirer le chariot chargé de pierres de taille ?

– Oui, oui, je comprends tout, maintenant, s'écria-t-il, je rétracte tout ce que j'ai pu dire ou penser de vous, mon cher ami.

– S'il en est ainsi, s'écria ma femme, Herbert pourrait-il épouser Janet ?

– S'il pourra l'épouser ? répondit M. Gilbert,

mais il l'épousera, si je suis pour quelque chose en ce sujet. Ma pauvre enfant s'est visiblement déprimée depuis le jour où je lui ai déclaré que ce mariage ne pourrait avoir lieu.

À ces mots, ma femme s'élança vers lui. L'embrassa-t-elle ou lui serra-t-elle simplement les mains, je ne saurais le dire, car, tenant toujours le havresac d'une main, de l'autre, je m'essuyais les yeux.

– Mais, mon cher garçon, me dit vivement M. Gilbert, si vous considérez toujours que ce soit votre intérêt de garder le secret de votre invention, je vous assure que je souhaiterais, dans ces conditions que vous ne l'eussiez jamais faite. Personne, étant possesseur d'un appareil capable de rendre de tels services que le vôtre peut le faire, ne pourrait résister au désir de s'en servir et... il est souvent aussi nuisible, de passer pour un fou... que de l'être.

– Mon ami, lui criai-je avec quelque chose de surexcitation, ma décision est irrévocablement prise à ce sujet. Le petit appareil que contient ce havresac est le

seul que je possède maintenant ; il m'a donné de grandes joies, mais je sais aussi à présent qu'il nous a indirectement causé de très grandes peines, à moi et aux miens, sans parler du réel inconvénient, voire du danger, qu'il présente et dont je vous entretiendrai plus tard. Le secret n'est connu que de nous trois, nous le garderons. L'invention comporte, en elle-même, trop de tentation et, je le répète, trop de danger pour Chacun de nous.

Tout en parlant, j'avais toujours tenu le havresac d'une main ; alors, de ma main restée libre, je tournai vivement la vis et, en quelques secondes, il se trouva élevé au-dessus de ma tête, où je le retenais avec difficulté par les courroies.

– Regardez ! m'écriai-je.

Alors je lâchai prise et nous vîmes, le havresac s'élancer dans l'air et disparaître dans les ténèbres qui régnaient au-dessus de nous.

J'allais faire une remarque, mais j'en fus empêché par ma femme, qui se jeta sur ma poitrine, en pleurant de

joie.

– Oh ! comme je suis contente, oui vraiment contente de ce que vous venez de faire ! dit-elle, mais promettez-moi, je vous en prie, que vous ne construirez jamais un autre appareil.

– Jamais, je vous le promets, lui répondis-je.

– Eh bien, maintenant, dit ma femme, rentrons vite. Allons voir Janet.

Et comme nous nous mettions en marche :

– Vous ne pouvez vous imaginer combien je me sens lourd et gauche, dit M. Gilbert, si j'avais porté ce havresac plus longtemps, je n'aurais plus jamais voulu le quitter.

Janet s'était retirée dans sa chambre, où ma femme l'y rejoignit, et quand elle revint nous retrouver, elle nous dit :

– Je crois aussi qu'elle a souffert autant que notre

fils, mais je peux vous affirmer que c'est une jeune fille bien heureuse que je viens de laisser en cette petite chambre d'hôtel qui donne sur le jardin.

Et, ce soi-là, trois personnes d'un certain âge, très heureuses aussi, s'attardèrent à causer jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

– Je vais écrire de suite à Herbert, dis-je comme nous nous séparions, et lui dire de se rendre à Genève où il nous retrouvera tous. Cela ne peut causer aucun préjudice à ce jeune garçon d'interrompre ses études en ce moment.

– Vous me laisserez ajouter un post-scriptum à votre lettre ; dit M. Gilbert, et je suis bien sûr qu'il n'aura pas besoin d'un havresac avec une- vis à l'arrière pour l'amener promptement vers nous.

Il n'y en eut pas besoin.

On éprouve un plaisir extraordinaire à partir d'un pied léger sur le globe terrestre, tel un Mercure ailé, et à

se sentir de beaucoup soulagé de cette attraction de gravitation qui nous traîne à la terre, et qui, à la longue, rend insupportables les mouvements mêmes de notre corps – mais ce plaisir ne peut être comparé, je crois, à celui que nous donnent l'élan et l'enthousiasme de deux jeunes cœurs aimants quand ils se trouvent enfin réunis après une séparation qu'ils croyaient devoir durer toujours.

Ce que devinrent le panier et le havresac, ou s'ils se sont jamais rencontrés dans les sphères élevées ? Je ne le sais. S'ils flottent toujours au loin et restent invisibles à la vue des mortels, j'en serai satisfait.

Et maintenant, si le monde est à jamais appelé, oui ou non, à en connaître davantage sur les possibilités que peut engendrer l'application de la force négative de gravité, cela dépendra de mon fils Herbert, lorsque après de longues années, j'espère, il entrera en possession des actes documentés qui sont déposés en garde chez mes avoués.

Notice. – Il serait inutile à toute personne de nous

demander une interview. Ma femme a complètement oublié tout ce qui est relatif à l'invention et à la construction de mon appareil. Quant à M. Gilbert, il ne l'a jamais su.

FIN